

Retrouver l'Unité dans les mythes d'Abraham et de Déméter



Dario Ergas
Parc d'Étude et de Réflexion Punta de Vacas,
Mars 2018

Traduction par Nathalie Douay et Marie Segura

SOMMAIRE

SYNTHÈSE

- Retrouver l'Unité dans les mythes d'Abraham et de Déméter

HYPOTHÈSE

- Le développement du Regard Intérieur
- Le conflit originel de la conscience humaine
- L'étude du noyau de peur dans le mythe hébreu d'Abraham et dans le mythe grec de Déméter

ABRAHAM ET LA CULPABILITÉ

- Une rédaction libre du mythe d'Abraham
- Le sentiment de culpabilité
- Comment transférer ce noyau fondamental et culturel de douleur
- La transcendance à travers la descendance
- La voix intérieure
- Réinterprétation transférentielle du mythe d'Abraham

DÉMÉTÈRE ET LA PEUR D'ÊTRE REJETÉE

- Le pacte entre Zeus et Déméter : un éternel retour
- La transcendance par la régénération de la vie
- La peur d'être rejeté par la personne aimée
- Comment transférer ce noyau de douleur
- Nous sommes le même, je-tu
- Réinterprétation transférentielle du mythe de Déméter

CONCLUSIONS

Retrouver l'Unité dans les mythes d'Abraham et de Déméter

Dario Ergas, Parc d'Étude et de Réflexion Punta de Vacas, mars 2018

SYNTHÈSE : Retrouver l'Unité dans les mythes d'Abraham et de Déméter

Nous faisons l'hypothèse suivante : pour amplifier la conscience vers la conscience de soi ou au-delà, la conscience de l'être ou la conscience de soi-même, nous avons besoin que le regard (le regard interne) atteigne un meilleur degré d'internalisation que celui du moi habituel, "collé à la peau". La difficulté pour cette internalisation réside dans les contradictions et la souffrance qui font fuir de soi le regard interne. La racine de cette souffrance est la peur de la mort qui est le conflit radical de la structure de la conscience. La peur de la mort et la réponse de la conscience à ce conflit sont la base des systèmes de croyances des diverses cultures. Ces croyances matrices, nous pouvons les détecter dans les mythes et si nous parvenons à dévoiler le noyau de conflit qu'ils traduisent, nous pouvons faire la tentative de le transférer. Étant donné le moment de crise culturelle globale, les mythes perdent leur charge psychique et leur valeur de "réalité" s'affaiblit. C'est pourquoi nous supposons que nous pourrions nous appuyer sur ce même système allégorique pour transférer le nœud conflictuel qui leur a donné origine.

En étudiant deux mythes-racines traités par Silo, on tente de dévoiler le noyau de la peur de la mort et de l'extinction qu'il met en évidence dans son récit mythique. Puis, on tente de comprendre la proposition transférentielle de Silo et, on analyse les propositions transférentielles de ce même noyau de conflit par d'autres auteurs. Enfin, on tente une production littéraire propre qui produise ce transfert.

Pour cela, on étudie deux mythes : le mythe hébreu d'Abraham et le mythe grec de Déméter.

Dans le noyau de conflit du mythe d'Abraham, on interprète que l'on parvient à la transcendance, c'est-à-dire le dépassement de la peur de la mort et de l'extinction, à travers la descendance : « Tu seras père de nombreux peuples ». Ainsi, on atteint l'immortalité par l'accomplissement des générations, symbolisées par son fils unique. Mais pour arriver à cette immortalité, il doit obéir à Dieu qui exige qu'il tue son fils. Cette contradiction crée un sentiment de culpabilité et un type de foi et d'obéissance à un absolu qui n'a pas pu résoudre la peur de la mort, et s'il a donné identité à de nombreux peuples, il a aussi produit beaucoup de violence depuis plus de 5.000 ans.

Dans le noyau du conflit du mythe de Déméter, on interprète que l'on parvient à la transcendance, c'est-à-dire le dépassement de la peur de la mort et de l'extinction, à travers la régénération de la vie. La vie, créée par deux principes opposés, naît et meurt pour venir à renaître de manière cyclique. La vie renaîtra dans la même terre après la moisson ou donnera lieu à une renaissance sur un plan spirituel après la mort du corps. On meurt pour renaître. Le choc de ces principes opposés empêche la renaissance de la vie et ce choc se résout au moyen d'une négociation, qui pourrait s'expérimenter de manière forcée par l'une des parties. Ce forçage de la transaction entre les principaux générateurs de la vie, entraîne un conflit jusqu'à aujourd'hui dans lequel l'être humain ressent de la peur à être rejeté et à ne pas être aimé par ses semblables.

HYPOTHÈSE

Le développement du Regard Intérieur

Pour un nouveau type d'être humain, ou une amplification de la conscience, on a besoin d'un léger déplacement vers l'intérieur du regard interne, habituellement identifié avec le "moi collé à la peau".

Cette légère internalisation du regard produit des résistances par le système de croyances dans lequel on est et par la situation de contradiction que l'on vit. La douleur de la contradiction expulse le regard et l'externalise, l'éloigne de soi-même et l'identifie avec le moi périphérique. En s'internalisant, le regard se maintient dans un "observer".

Ce point d'où l'on observe (regard intérieur), dévoile les croyances depuis lesquelles on structure le monde perçu. Le regard intérieur met la lumière non seulement sur le monde du perceptuel mais il permet aussi un registre (conscience) de la perspective depuis laquelle on regarde et agit. Habituellement, le regard est attrapé par ce que l'on observe, et dans cette identification, l'observé prend un caractère de "réalité". Dans cette identification du regard avec le perceptuel (ou avec la représentation), dans cette perte de la notion de la propre structuration de la conscience, dans cette ignorance de la "perspective" de l'observateur, y compris l'oubli de l'observateur lui-même, la conscience affirme sa perspective comme réalité en soi, en niant ou en dégradant l'autre, éteignant la lumière du regard et l'externalisant.

Le conflit originel de la conscience humaine

Le système de croyances compense un noyau de peur basique en référence à la mort personnelle, ou à l'extinction du groupe d'appartenance, du peuple ou de la culture. Cette peur basique de la mort et de l'extinction ainsi que le mode de transcendance est une racine des cultures et s'exprime dans leurs mythes, dans leurs valeurs, dans leur art, dans leur mode de production et d'organisation. Même si les mythes comme les autres expressions se sont transformés au cours des millénaires et se sont traduits en représentations conformes au niveau technologique des sociétés, on peut détecter un noyau d'idéation qui perdure et transcende les époques. Ce noyau d'idéation de base est ce que Silo détecte dans son ouvrage *Mythes Racines Universels* : il essaye de dévoiler la traduction qu'ont faites les cultures primitives du conflit de base de la conscience qui est la peur de la mort et de l'extinction¹.

Silo appelle "mythe universel" ceux dont le conflit d'origine a transcendé jusqu'au moment actuel, malgré le passage du temps et la disparition de la culture. Ce sont des mythes universels puisque le conflit dont ils traitent colle à la culture universelle, aujourd'hui en gestation. De plus, et ceci est aussi une hypothèse, Silo dans ces récits apporte une légère torsion à chaque mythe universel pour essayer de résoudre le noyau de base de la peur de la mort et de l'extinction, ce que la culture n'est pas parvenue à faire. Ainsi, le système de tensions se transmet sans résolution aux cultures héritières. Cette légère torsion vise à transférer le noyau de douleur coincé dans la conscience humaine à l'origine des civilisations².

¹ Nous avons considéré comme "racine" tout mythe qui, passant de peuple en peuple, a conservé une certaine durabilité dans son argument central, même si des modifications se sont produites au fil du temps dans le nom des personnages considérés, dans leurs attributs et dans le paysage dans lequel se déroule l'action. L'argument central, celui que nous désignons par "noyau d'idéation", subit également des changements, mais à une vitesse relativement plus lente que celle des éléments que nous pouvons considérer comme accessoires.

Silo, *Mythes Racines Universels*, Éditions Références, Paris, 2005, p.8-9

² Je dois reconnaître qu'il en résulte une œuvre très incomplète mais qui, pour l'essentiel, a permis de souligner un point important du système des croyances historiques. Je me réfère à ce que j'appelle "mythe-racine", que j'entends comme ce noyau d'idéation mythique qui, malgré la déformation et la transformation du scénario dans lequel son action se déroule, malgré les variations des noms, des personnages et de leurs attributs

Le mythe représente et essaie de résoudre la peur fondamentale de la mort personnelle et de l'extinction du groupe d'appartenance. La peur de la mort est traduite par la conscience en allégories. Ces allégories s'exprimeront en un argument qui prendra la forme d'un conte, d'une légende ou d'un mythe. Le système de tensions, les angoisses, les inquiétudes, les climats sont convertis en images visuelles, auditives, cénesthésiques et elles sont tissées en un récit qui tente de les détendre. Parfois, le récit résout pour un temps le système de tensions, parfois il le décharge momentanément et parfois simplement, il ne le résout pas et il peut même l'augmenter. Quand ce système de tensions est commun à des peuples entiers et se transmet au travers des générations, il prend la caractéristique de mythe.

Les mythes allégorisent la structure mentale d'une époque et quand ils sont à leur apogée, ils sont expérimentés comme réalité en soi. Mais dans les moments de crise des cultures comme c'est le cas actuellement, les croyances échouent car insuffisantes à donner des réponses à la nouvelle époque et le système d'images mythiques perd de sa charge psychique. C'est pourquoi nous supposons que nous pourrions nous appuyer sur ce même système allégorique pour transférer le nœud conflictuel qui leur a donné origine, et ainsi rendre possible le surgissement de nouvelles réponses aux réalités existentielles et historiques qu'affronte la conscience.

Étude du noyau de peur dans le mythe hébreu d'Abraham et dans le mythe grec de Déméter

Ce noyau de peur fondamentale, cette racine culturelle, se traduit dans l'art en général, dans le folklore et la littérature et actuellement, nous devrions pouvoir le détecter aussi dans la musique populaire et le cinéma. La structure de croyances, de valeurs et d'organisation forme le style de vie d'une culture et une identité, que la culture tendra à conserver puisque sans elles, on sent qu'elle disparaît.

Sur la base de ces hypothèses, j'aimerais faire l'exercice de prendre un mythe racine de Silo, définir le noyau de peur fondamentale, en dévoiler les croyances sur la mort et la transcendance, le reconnaître dans l'art actuel et créer une production littéraire qui transfère cette peur et laisse le regard avec un registre de lui-même.

Nous prendrons pour cet exercice le mythe d'Abraham, en référence au sacrifice de son fils Isaac et le mythe grec de la déesse mère Déméter, en référence à l'enlèvement de sa fille Perséphone. Dans le premier cas, nous étudierons le conflit de la culpabilité et dans le second, la peur d'être rejeté par la personne aimée.

secondaires, est passé de peuple en peuple, en conservant son argument central plus ou moins intact, et par là-même, a pu s'universaliser. Le double caractère de "racine" et "d'universel" de certains mythes m'a permis de centrer le sujet et de ne choisir que ceux qui remplissaient ces conditions.

Silo parle, Éditions Références, Paris, 2013, p.175-176

ABRAHAM ET LA CULPABILITÉ

Une rédaction libre du mythe d'Abraham

Abraham entend la voix de Dieu demandant le sacrifice d'Isaac. Abraham résiste et lui explique que ce n'est pas possible : « J'ai déjà envoyé Ismaël, mon autre fils, dans le désert de Beer-Sheva avec sa mère Agar et nous ne savons pas s'il a survécu. Sara ne supportera pas la perte d'Isaac. Nous ne t'avons pas cru, Dieu, que nous pourrions avoir des enfants à plus de 80 ans. Nous avons ri et nous nous sommes moqués et Tu nous as donné ce fils. Nous l'avons appelé Isaac, Rire, en souvenir de cette nuit où nous T'avons renié. Je ne peux pas le sacrifier maintenant. Tu ne peux pas m'envoyer tuer mon propre fils. »

Abraham savait ce que signifiait désobéir à Dieu. Il le sut quand il intercédait pour sauver son frère Loth de Sodome et il pressentait la destruction par laquelle Dieu punirait cette ville et celle de Gomorrhe. Ainsi que le châtiment qu'a reçu la femme de Loth qui a désobéi en regardant en arrière. Désobéir à Dieu signifiait la mort. Mais lui obéir implique de sacrifier son propre fils, sa descendance, son futur.

Finalement, Abraham ne tua pas Isaac parce qu'il fut retenu dans sa tentative par Dieu, mais son cœur resta assombri par la culpabilité de la décision qu'il avait prise.

Le sentiment de culpabilité

Pour comprendre le pouvoir du mythe d'Abraham, nous devons revenir à ces moments de la vie où nous nous voyons obligé de prendre des décisions vitales, des décisions qui engagent la vie ou la direction de la vie. Elles sont peu nombreuses les occasions où nous nous trouvons à ce type de carrefours : des moments où notre vie et celle des autres dépendent de la décision que nous prenons, où elle prendra un virage dans un sens ou un autre ; des moments de terrible solitude, dans lesquels nous sommes face à notre propre âme, et de cette décision, les événements suivront un cap ou un autre. Nous voudrions échapper à la responsabilité que nous devons assumer à partir de là, nous préférerions que les circonstances ou un accident soient les responsables de ce qui arrivera, mais non, la décision est face à nous et nous déciderons du destin.

Dans ces rares occasions, les options qui s'exposent à notre raison sont contradictoires. D'un côté, nous obtenons certains bénéfices et d'autre part, cela va porter préjudice à des gens. Nous faisons toute sorte de calculs mais aucun n'est concluant pour prendre la décision. La raison a échoué. Notre tête se remplit de justifications pour tranquilliser la conscience de ce que nous allons faire. Ce sont des moments de cassures, de ruptures et les circonstances nous exigent une décision. Une fois que nous la prenons, nous savons qu'elle aura un prix et ce prix s'exprime comme "culpabilité".

Toutes les solutions possibles apportent une satisfaction mais en même temps, un certain préjudice. L'âme semble se diviser en deux et aucun signal ne vient en aide à ce que je dois faire. Nous sommes seuls. L'angoisse nous ronge au point de préférer emprunter n'importe quel chemin pour calmer cette douleur du mental. Ceci est la situation d'Abraham cheminant doucement vers le mont où il sacrifiera "son unique", son fils, Isaac pour certains, Ismaël pour d'autres.

Le sacrifice d'Isaac est le sacrifice de l'humain, de la particularité humaine pour un hypothétique "bien supérieur", pour une cause transcendante qui justifie l'atteinte faite à ce qui est particulièrement humain.

Le sacrifice d'Isaac est une rupture de la propre intégrité, pour satisfaire un bien apparemment supérieur et absolu. Il se vit comme une forte contradiction et douleur dont la seule issue est d'accepter l'ordre d'exécuter le sacrifice.

Tous les jours, nous sommes confrontés à la polarité du bien général face à la personne individuelle. De l'employé que je dois renvoyer pour rendre l'entreprise plus efficace, aux promesses que nous rompons ou aux principes que nous transgressons pour "le bien de l'ensemble". Nous prenons des décisions qui affectent des personnes aimées, justifiées par une cause supérieure. En moi-même, j'espère que quelque chose va me retenir, que je n'aurai pas à me trahir, que quelque chose d'accidentel va se produire et que la situation va s'arranger sans mon intervention. Mais ceci n'arrive jamais. Je dois le faire pour un motif supérieur, pour quelque chose de supérieur qui justifie la rupture de mon intégrité. Une fois justifiée l'action contradictoire, on oubliera la décision que l'on a prise et un nœud de culpabilité va peu à peu étrangler notre existence.

Même si le sacrifice n'a pas lieu, que le hasard, Dieu ou autre chose l'empêche de se réaliser, la culpabilité demeure. Le sentiment de culpabilité s'installe parce que je sais qu'il y a une "vérité" plus importante que la personne à laquelle je dois loyauté et amour, loyauté que je trahirais si le "bien supérieur" ou absolu était en jeu.

Même si l'on n'exécute pas le sacrifice soi-même, il suffira qu'on l'ait accepté dans l'intérêt d'un quelque conque argument politique, économique ou technique pour que de toute façon, la trahison de la particularité humaine dépose un fond de culpabilité en moi. Cette contradiction empêchera l'internalisation du regard qui sera externalisé et pressonné par cette contradiction.

Comment transférer ce noyau fondamental et culturel de douleur

Dans la reconstruction du mythe d'Abraham, Silo propose de mettre l'accent sur la moquerie divine comme argument transférentiel. La Bible en revanche met en évidence que Yahvé "éprouve" la foi d'Abraham et elle souligne le devoir d'obéissance à cette requête absurde.

Silo en revanche explore la vérité interne. Il propose de reconnaître qu'Abraham et Sara se sont moqués de Dieu quand il leur a annoncé la naissance d'Isaac (« Maintenant que je suis vieille, je sentirais le plaisir ? ; et de plus avec mon mari âgé ? »), et maintenant, Dieu se moque d'eux non avec une "épreuve de foi", comme l'explicite le récit biblique, mais avec une ruse ou une blague en leur ordonnant un sacrifice impossible.

Abraham dans ce dénouement, serait un "cavalier de la foi", non pas pour sa foi aveugle et irrationnelle mais parce qu'il est capable de s'approcher d'une vérité intérieure et de reconnaître son manque de foi : il n'a pas eu foi quand on lui a annoncé qu'il aurait une descendance et il s'est moqué de Dieu. En revanche, il a cru Dieu quand il lui a fait une blague en lui demandant de faire quelque chose qui allait à l'encontre de Lui-même, qui s'opposait à Dieu Lui-même. Cette rencontre avec la vérité interne pourrait réconcilier Abraham avec la foi et privilégier non pas la foi à n'importe quel prix mais une foi et une obéissance basées sur l'expérience ; expérience soutenue par la passion mais aussi par l'unité entre l'émotion et la raison.

Kierkegaard insiste sur le fait que la foi d'Abraham est telle qu'il renonce à Isaac dans un mouvement de "résignation infinie" mais il sait à tout moment que Dieu sauvera Isaac. Il le sauvera Ici ou dans l'Infini. Abraham place au-dessus l'éthique sa relation immédiate avec l'absolu. En suspendant l'éthique, il entre en relation directe avec l'absolu et ceci est la Foi. Isaac pour Kierkegaard apparaît comme un être sans intention, représentant seulement la valeur morale de « tu aimeras ton fils par-dessus tout ». Isaac est déshumanisé pour Kierkegaard bien que la Bible nous montre qu'il a du jugement puisqu'il demande : « Père, où est le mouton pour l'holocauste ? ».

La foi comme suspension de l'éthique pour entrer en relation avec l'absolu, est une idée intéressante. La foi comme suspension de l'éthique et même, comme suspension du moi pour entrer en relation avec des zones profondes et de silence de la conscience, est une expérience dont notre ascèse peut nous rendre compte. Dans mon étude sur la Foi Interne (2017), j'analyse ce mouvement

de la conscience dans lequel le regard s'internalise au-delà du moi périphérique pour prendre contact avec la force intérieure, une direction qui va au-delà de la croyance et amène à expérimenter la force qui soutient la conviction, un regard qui s'internalise pour prendre contact avec quelque chose qui est au-delà de la conviction même.

Cet effort d'internalisation qui met la conscience en contact avec la totalité récupère de cet instant de silence, des réminiscences significatives ou des représentations chargées de significations. Mais ces significations ne sont pas nécessairement épurées des conflits et tensions que peut avoir celui qui se dispose et s'expose à cette expérience. Il est important de tenir en compte l'avertissement de Kierkegaard selon lequel il est un expert de la description du phénomène de la foi, mais qu'il ne lui a pas été accordé de la vivre et de l'expérimenter. Il vécut dans sa vie personnelle une contradiction du fait de la rupture avec sa bien-aimée Régina, une rupture visiblement assimilable au sacrifice d'Isaac, dans laquelle il espère la retrouver à travers la résignation infinie et la foi de retrouvailles sur un plan supérieur de l'amour absolu.

Martin Buber se demande : comment reconnaître que l'ordre du sacrifice provient bien de Dieu et qu'il n'est pas une ruse de Moloch qui crée de la confusion dans la pensée des hommes ? Comment distinguer si cet ordre provient de la « légère voix du silence », ou du puissant rugissement d'un démon ? Abraham pourrait confondre la voix de Dieu.

Martin Buber écrit dans *L'Éclipse de Dieu* : « Est-ce réellement l'Absolu qui te dirige, ou seulement un de ses imitateurs ? Selon la Bible, la voix divine est la 'voix d'un léger silence' (1 Rois 18 :21). A la différence de celle-ci, la voix de Moloch préfère en général un puissant rugissement. Mais particulièrement à notre époque, il semble extrêmement difficile de différencier l'une de l'autre. Notre époque est celle où la suspension de l'éthique remplit le monde sous une forme caricaturale. A maintes reprises, il arrivera aux hommes, depuis l'obscurité, l'ordre de sacrifier son Isaac...

Chaque fois que je demande aux jeunes âmes de bonne condition : « Pourquoi renoncez-vous à votre intégrité personnelle ? Ils me répondent : 'même ceci, le plus difficile des sacrifices est nécessaire pour...' Qu'importe comment vous complétez la phrase : 'afin d'arriver à l'égalité' ou 'pour pouvoir trouver la liberté', peu importe ! Ils arrivent au sacrifice finalement. Dans le domaine de Moloch, les honnêtes mentent et les compatissants torturent. Et ils croient réellement et sincèrement que le fratricide préparera le chemin de la fraternité ! »³.

Cette voix interne qui provient d'un silence profond est bloquée, nous dira Buber. Nous essayons de la percevoir et de l'attraper comme s'il s'agissait d'une sensation corporelle. Nous avons supposé que le réel ne l'est qu'en son aspect de matérialité. Que l'œil intérieur ou l'oreille intérieure ne peuvent capter que des sensations et nous ne pouvons affûter le regard à la pupille de l'être⁴.

³ Martin Buber, *L'Éclipse de Dieu : considérations sur les relations entre la religion et la philosophie*, Nouvelle cité, Paris, 1987

⁴ « Le premier nom de Dieu est déjà imaginé comme Quelque chose, comme une chose parmi des choses, un être parmi des êtres, un Lui. Peu importe que cet objet de pensée s'appelle "Verbe" (Logos ou 'illimité' – Apeiron- ou simplement 'Etre') ou toute autre chose. Tout ce qui se trouve face à nous se dissout dans la subjectivité. L'esprit humain annihile le caractère absolu de l'absolu. L'esprit ne peut déjà pas exister comme essence indépendante. Aujourd'hui, existe seulement un produit des individus humains appelé esprit, produit qu'ils contiennent et secrètent comme le mucus ou l'urine [...] L'éclipse de Dieu signifie, en supposant que nous puissions regarder Dieu avec 'l'œil de notre mental' –ou, autrement dit, avec l'œil de notre être-, tel qu'avec l'œil corporel nous pouvons regarder le Soleil, et que quelque chose puisse s'interposer entre notre existence et la Sienne comme entre la Terre et le Soleil. L'éclipse de Dieu signifie que ce regard de l'être existe, totalement réel, un regard qui ne produit pas d'images, mais qui est le premier à rendre possible toutes les images, aucun tribunal au monde ne peut l'attester sinon la foi. Ce n'est pas pour être prouvé ; c'est seulement pour être expérimenté » (ibid.)

[...] « Même le contact le plus intime avec l'autre est couvert par une apparence si l'autre n'est pas devenu Toi pour moi. Je-Tu nous pouvons rencontrer Dieu parce qu'en contraste avec tous les êtres existants, aucun de

La transcendance à travers la descendance

Le conflit radical est la mort. Nous mourrons, la conscience va mourir et son intentionnalité lancée vers le futur, débouche sur le fait que le futur se coupe abruptement. Une peur instinctive qui parfois peut nous remplir d'effroi est dans le tréfonds de notre conscience. Cela est le système de tensions internes qui se traduit dans les mythes. Cette peur qui apparemment n'est pas présente dans notre quotidien, nous surprend dramatiquement aux carrefours, quand nous devons prendre des décisions.

Dans l'allégorie biblique d'Abraham, la solution à la peur de mourir, l'image de la transcendance est la descendance : « Tu seras père de nombreux peuples ». La terreur fondamentale et existentielle de la mort, la peur du néant solitaire et éternel se transfère par la promesse de la multiplication de la famille jusqu'à devenir un peuple : Dieu promet à Abraham la transcendance à travers les générations à venir qui se succéderont en formant de nombreux peuples dont lui, Abraham, sera le père originel. La promesse d'immortalité s'effectue à travers la descendance qui sera plus nombreuse que les étoiles du ciel, c'est-à-dire l'immortalité est allégorisée à travers son fils Isaac (Ismaël).

Par conséquent, sacrifier Isaac ne correspond pas seulement à la mort du fils mais aussi à la mort spirituelle et éternelle. Ne pas sacrifier Isaac est désobéir à Dieu, qui est le Transcendant et l'Absolu en lui-même. Désobéir, c'est cesser de faire partie de la substance immortelle. Que doit faire Abraham dans cette situation limite ? Quoi qu'il fasse, surviendra un sentiment de culpabilité, soit pour le sacrifice, soit pour la désobéissance. Une fois qu'Abraham prend la décision et étend son bras meurtrier pour le décharger sur son fils, Dieu l'arrête parce qu'il a déjà prouvé qu'il lui était fidèle et obéissant mais la culpabilité est restée dans son cœur dont il savait de quoi il était capable.

La descendance ce sont les enfants mais ensuite la famille, plus tard le peuple et pour finir la patrie et l'Etat. Toutes ces entités sont associées à un territoire, transférant ainsi la charge de transcendance à la terre. Ceci est toujours la base de toute discussion de réparations de génocides ou de conflits culturels. Il se passe la même chose avec le patrimoine ou le capital.

La mort personnelle est cachée dans l'identification à certaines de ces entités supérieures, dont je crois qu'elles survivent à ma mort. En m'identifiant avec l'une d'elles et en faisant partie de cette forme majeure, j'ai la sensation illusoire d'immortalité. Je survis par l'appartenance à cette entité. Ainsi Dieu, la Patrie, le Patrimoine, la Famille, la Tradition sont des moyens de compenser la peur de l'extinction.

Le mythe d'Abraham allégorise les décisions que je dois prendre en situation limite, quand est en jeu une des entités dont je fais partie. Je crois qu'assurer sa continuité c'est assurer ma propre continuité au-delà de la mort. En les dotant d'immortalité, ces entités prennent un caractère d'absolu : Dieu, la Patrie, la Famille... se chargent avec l'attribut de perpétuité et tout mon être s'identifie à eux. C'est là que cette entité "absolue" exige le sacrifice d'Isaac, de ses fils aimés, de la particularité humaine concrète. Si la Patrie est en danger, ses fils doivent la défendre, etc.

Le supérieur, l'absolu allégorise le transcendant. Si l'absolu est en danger, il faudra faire le sacrifice pour assurer sa puissance et sa continuité. Abraham (ou moi) doit exécuter le sacrifice pour ne pas compromettre l'immortalité de l'entité immortelle et donc, la sienne propre. Il est vrai qu'en exécutant le sacrifice, je perds mon intégrité puisque je me trahis moi-même et ce que j'aime mais mon intégrité personnelle est secondaire face à l'absolu auquel je dois obéir.

Ses aspects ne peut s'objectiver. Celui qui s'accroche à une image accidentelle, une fois terminée la pleine relation Je-Tu a perdu la vision. [...] L'éclipse de la lumière de Dieu n'est pas extinction ; demain même peut disparaître ce qui s'est interposé ». (Ibid.)

Un nœud de douleur qui n'a pas de solution. Entre sacrifier mon intégrité personnelle ou sacrifier l'absolu avec lequel je perds la transcendance personnelle, c'est-à-dire que je perds tout, Abraham et l'humanité choisissent le sacrifice de l'intégrité.

ABRAHAM L'ABSOLU LE TRANSCENDANT	→	La Patrie, L'Etat, L'Armée, La Propriété, La Loi, La Race Dieu, L'Eglise, L'Obéissance, La Famille L'Honneur, La Parole, L'Economie La Justice, La Liberté, La Vie
ISAAC LA PARTICULARITE	→	L'Humain, La Vie Humaine, La Personne Humaine La Liberté Humaine, Les Droits Humains
Je (Abraham) transcende à travers certains de ces Absolus (selon les croyances), par conséquent, s'il est nécessaire d'affirmer cet Absolu, Isaac (la particularité humaine) est sacrifié.		

Si on met en jeu cet absolu, qu'il s'appelle Patrie, Dieu, Etat, Propriété, Tradition, Liberté, Justice, Famille, Capital, nous serons disposés à sacrifier Isaac. Nous sentirons "le commandement divin" qui nous demande de passer au-dessus de tout ce en quoi nous croyons, aimons, considérons essentiel pour soutenir à tout prix cet "Absolu". Dans le jargon militaire, ceci s'appellerait "obéissance due" ; dans le langage religieux, "foi" ou "fanatisme" ; dans le code existentiel, "contradiction".

Ce nœud étrangle la culture judéo-chrétienne-islamique.

Dieu promet l'immortalité à travers la descendance. Mais pour ceci, il demande en échange une foi aveugle et l'obéissance inconditionnelle. La descendance à travers les générations va se transformer en tradition, famille, peuple, patrie et état, tous installés sur un territoire qui est aussi sacré. L'identification à ces entités absolues octroie l'illusion de l'immortalité. Ces entités sont aujourd'hui celles qui exigent la foi inconditionnelle, l'obéissance et le sacrifice.

Dans le récit biblique, la peur de la mort est dépassée à travers la foi aveugle en Dieu ; pour Kierkegaard, le contact direct avec l'Absolu requiert la suspension de l'éthique et toute renonciation sera récupérée sur un autre plan de l'Etre ; pour Buber, l'esprit immortel est caché à notre regard, éclipsé, tant pour prendre contact avec Lui que pour le reconnaître dans l'autre. Silo dans une réinterprétation du mythe, dissout le paradoxe d'Abraham en transformant l'épreuve de la foi en une leçon sur la foi aveugle et en privilégiant l'expérience transcendantale directe, il met entre parenthèses le thème de l'existence et de la foi en Dieu.

La voix intérieure

Face aux situations limites où nous sommes soumis à une pression externe maximale, mais aussi à la pression des compulsions psychiques internes, quand nous devons prendre des décisions qui compromettent notre propre futur et celui d'autres, comment faire pour trouver la bonne voie, la plus cohérente, celle qui nous donne cohésion, qui nous unit et nous ouvre le futur ?

Dans les situations extrêmes, nous avons besoin d'écouter une voix intérieure qui nous inspire et nous guide. Mais comment distinguer cette voix qui vient du calme et oriente vers l'unité, de tant d'autres qui s'entassent à l'intérieur de ma tête pour que je les prenne en compte ? La voix de mes pensées, la voix du calcul et de la raison, la voix de la compulsion, la voix de la peur et de l'angoisse, la voix de la folie, comment distinguer la voix intérieure ?

Dans ces moments extrêmes, nous aimerions que quelque chose intervienne pour empêcher le sacrifice que nous nous sentons obligés de réaliser. Quelque chose qui intervienne pour que les personnes lésées par notre décision soient sauvées d'une manière ou d'une autre et n'expérimentent pas la dégradation ou la chosification à laquelle elles seront exposées une fois la décision prise : la main de Dieu sauvant Isaac de la décapitation. Cependant, cela n'arrivera pas. Même dans le mythe, Dieu intervient après qu'Abraham ait pris la décision.

Dans la structure de la culpabilité, j'ai la croyance que je ne suis pas entièrement responsable de mes actions. Les décisions ne furent pas prises en toute liberté mais en obéissant à quelque chose de plus élevé. Par conséquent, la responsabilité des conséquences de mes actions réside dans ce quelque chose de plus grand et d'absolu et non dans la décision personnelle. Les arguments vitaux s'ordonnent de façon à justifier mon action en m'excusant des conséquences et en responsabilisant quelque chose de plus grand. Ce noyau de culpabilité cache les véritables motivations de mes décisions. Dans cette situation, le bruit de la culpabilité ne me permet pas d'entendre la finesse et la douceur de la voix intérieure.

Le rapporteur biblique se dédie à la justification des actions contradictoires d'Abraham, celles qui sont en opposition aux principes religieux, dans une espèce de récit historique disculpatoire grâce au fait que tout a été selon l'œuvre de Dieu. Dans la mesure où je crois que c'est Dieu qui me pousse à agir contre l'éthique, le crime est justifié. Si à un moment donné, je mets en doute cette foi et que je suis moi-même responsable de mes actes, je dois répondre face à moi-même ou face à Dieu mais je ne pourrai plus justifier mes actions en son nom.

Abraham, en route pour Canaan, commet plusieurs actions contradictoires pour sauver sa propre vie et toutes sont justifiées par l'accomplissement de la mission que Yahvé lui a confié de parvenir à Canaan et d'être le père des peuples : prostituer Sara, sa sœur et son épouse, pour gagner la faveur des rois des lieux par lesquels il passait ; expulser Ismaël et Agar du foyer et les laisser à la merci du désert ; sacrifier Isaac en lui tranchant la gorge. Le jugement moral est suspendu par la foi en Yahvé qui est celui qui commande et Abraham lui obéit.

Abraham doit survivre pour réaliser le Plan de Dieu. L'action contradictoire se justifie pour accomplir le commandement divin. En n'assumant pas la responsabilité des décisions que je prends pour survivre mais en les justifiant par la foi et comme obéissance à cette foi, je transfère la responsabilité de l'action à Dieu. Cette contradiction est cachée derrière le sentiment de culpabilité. C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute.

Il s'agit maintenant de dissoudre ce nœud de conflit dans lequel la peur de la mort me conduit à des actions contradictoires justifiées par une foi aveugle en quelque chose d'absolu, puis à dissimuler la trahison envers moi-même par le sentiment de culpabilité. Cette réconciliation permettrait de libérer le regard de la peur de la mort pour trouver sa transcendance dans des vérités plus vraies et plus profondes. Nous devons arriver à la vérité interne, regarder en face la justification des actions contradictoires et accepter notre propre responsabilité. En nous réconciliant avec ce qui a été fait, nous retrouvons la voix intérieure, la véritable voix de Dieu, provoquant ainsi une distension profonde de ce système de tension fondamental⁵.

⁵ Lors de l'acte public à Madrid en 1981, Silo présente "la rébellion contre la mort", comme l'impulsion humaine de la conscience et de l'histoire. Face à une multitude, dans le Pavillon des Sports, il invite à une méditation qui touche à la racine du problème de la culpabilité et appelle à la vérité interne pour atteindre la réconciliation : « Comment l'être humain vaincra-t-il son ombre ? En la fuyant ? En s'y confrontant dans une lutte incohérente ? Si le moteur de l'Histoire est la rébellion contre la mort, rebelle-toi maintenant contre la frustration et la vengeance. Pour la première fois dans l'Histoire, arrête de chercher des coupables. **Les uns et les autres sont responsables de ce qu'ils ont fait mais personne n'est coupable de ce qui est arrivé.** »

Et si...

Et si l'ordre de sacrifier Isaac ne provenait finalement pas de Dieu, ni de la voix intérieure mais d'une voix périphérique, plus grinçante, plus externe, hors de soi ; et si la rencontre avec Dieu, la voix intérieure, Abraham ne l'entendait vraiment qu'au moment où "quelque chose" retenait son bras l'empêchant de tuer. Et si c'était à ce moment-là que pour la première fois il reconnaissait Dieu et son Plan et que dans cette transe, il comprenait son histoire passée depuis qu'il est parti d'Ur. Abraham décida de sauver Isaac ! Là, il entendit pour la première fois une voix intérieure qu'il n'avait jamais entendue auparavant, même lorsqu'il émigra de Mésopotamie. La voix provient de sa profondeur même et crie pour le salut d'Isaac. C'est cela qui fait de lui le père de l'humanité. Comme nous le dit le rapporteur biblique, cela semble être une obéissance à une voix externe qui provenait on ne sait d'où mais qui est entendue par les oreilles et non par l'ouïe de l'âme, par la rencontre de l'âme avec elle-même.

Réinterprétation transférentielle du mythe d'Abraham

Abraham doit quitter Ur, sa patrie d'origine. La sécheresse et la croissance démographique ont épuisé les ressources de subsistance. Depuis cette ville du sud de la Mésopotamie, au bord de l'Euphrate, certains entreprendront un long voyage pour se trouver un avenir dans des pays lointains. Abraham a foi que sa place sera sur les terres des Cananéens⁶. Une fois installé là-bas, il enverra chercher le reste de sa famille. L'histoire d'Abraham est l'histoire de millions d'émigrants qui aujourd'hui quittent l'Asie et l'Afrique pour l'Occident. Les malheurs qu'ils traversent pour accéder à la terre du bien-être sont terribles : esclavage, misère, prostitution, meurtre, les cadavres des enfants flottent sur les vagues et s'échouent sur les plages. La tribu d'Abraham quittant Ur (au sud de l'Irak), commerçant avec les rois des territoires traversés et offrant Sara en échange de protection et de richesse, n'est pas si éloigné d'aujourd'hui⁷. Survivre est le cri de leur âme. Survivre et ensuite aider ceux qui sont restés en arrière, à survivre.

Les émigrants du XXI^e siècle arrivent dans des camps de réfugiés, certaines femmes se procurent à manger en échange de leur corps, d'autres sont violées, des enfants rient et d'autres non. Les maris ressentent la douleur de l'impuissance. Ils ferment les yeux, durcissent leur cœur mais survivre est l'instinct qui jaillit de l'âme. Ils s'accrochent à leur Dieu qui les réconforte : ça passera et bientôt, ils auront une vie meilleure murmure l'espoir enveloppé de larmes. Seul Dieu, Yahvé comprend et a un plan pour Abraham. Seul Dieu connaît le plan pour chacun des êtres humains qui arrivent dans les camps de réfugiés de Lesbos, d'Idoméni, de Rigonce, de Lampedusa au sud de l'Europe, les Syriens aux frontières turques, les Palestiniens à Gaza, les Africains à Dadaab ou au Darfour.

Abraham saisit cette promesse de Dieu et un jour, après de nombreuses épreuves, il arrive à s'installer dans un petit village de Canaan. Il a deux fils, Ismaël d'Agar sa servante et amante et Isaac de Sara son épouse. Les deux enfants naissent dans ce nouveau foyer déjà loin de l'époque de la misère et de l'esclavage. Mais Abraham garde de la rancœur dans ses souvenirs. Souvenirs des humiliations dont il a souffert pour se sauver et pour sauver sa tribu. Son cœur n'est pas pur et il est teinté de ressentiment envers ses femmes, ses enfants et envers lui-même. Il est aussi contrarié avec

Silo parle, Éditions Références, Paris, 2013, p68-69. La mise en évidence est le fait de l'auteur.

⁶ « Va-t'en de ton pays, de ta patrie et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai. » *Bible de Jérusalem*, Genèse 12, 1 et 2.

⁷ « Il y eut une famine dans le pays ; et Abraham descendit en Égypte pour y séjourner, car la famine était grande dans le pays. Comme il était près d'entrer en Égypte, il dit à Sara, sa femme : Voici, je sais que tu es une femme de belle figure. Quand les Égyptiens te verront, ils diront : C'est sa femme ! Et ils me tueront, et te laisseront la vie. Dis, je te prie, que tu es ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de toi et que mon âme vive grâce à toi. » *Bible de Jérusalem*, Genèse 12, 10-13.

Dieu qui lui exige davantage et l'oblige à ces sacrifices en échange d'une promesse : la promesse d'une terre, d'une patrie et d'être le père de nombreux peuples. Abraham se lamente et se justifie car il doit survivre, lui seul peut les guider face aux dangers du désert, et ce n'est que s'il survit qu'il a une chance de sauver la tribu et ceux qui attendent à Ur. Survivre était l'impulsion de son cœur, tout serait différent dans le pays de Canaan mais Dieu en avait trop exigé de lui.

Abraham essaie de gommer ces souvenirs effrayants de sa mémoire. Ce n'est pas lui le responsable mais Dieu. Dieu fut le responsable de la fuite d'Irak avec sa tribu, Dieu lui a indiqué le chemin à suivre et lui a fait croiser des royaumes hostiles. Dieu a donné Sara et ses belles femmes au pharaon en échange de bénédictions pour lui et la tribu. Dieu est derrière les disputes avec ses femmes et c'est Dieu qui a chassé l'une d'elles pour la laisser mourir dans le désert et c'est Dieu qui la sauva, elle et Ismaël. Et c'est Dieu qui a permis qu'il féconde Sara dans la vieillesse. Et c'est Dieu qui exige la vie d'Isaac en sacrifice.

Ainsi Abraham se décharge de la responsabilité mais la culpabilité assombrit son cœur. C'étaient ses pensées alors qu'il menait Isaac à l'holocauste sur le mont Moriah. Trois jours de route par le désert en passant son regard interne sur les faits obscurs et en réfléchissant.

Est-ce vraiment Dieu qui demande Isaac en sacrifice ? Ou est-ce sa colère pour Sara, sa haine envers lui-même pour tous les événements que signifiait émigrer d'Ur et sauver son peuple ?

Était-ce la voix de Dieu qu'il entendait ? L'avait-il déjà entendue ?

Il fouilla son cœur et ressentit la peur de la mort. La peur que sa tribu meure de faim ou soit dévorée par les animaux et les serpents du désert.

Non, ce n'était pas Dieu qu'il entendait ; il n'avait jamais entendu Dieu. C'était le cri de sa propre angoisse et de sa peur de mourir qui hantait tout son être. Maintenant qu'il est sur le point de tuer Isaac, ce n'est pas Dieu qu'il entend non plus.

Un sentiment de profonde solitude l'a envahi. Il ne sait pas s'il fait bien ou s'il se laisse entraîner par ses instincts. Le soleil se perd sur les dunes dorées de l'horizon, Isaac est à une certaine distance de lui, à côté de l'autel fait de rondins empilés, il observe. Il n'a jamais vu son père aussi seul, aussi abattu, regardant mourir le soleil dans le soir, vaincu, sans larmes, sans personne.

Abraham regarde en son cœur. Dans son intérieur, il parcourt sa vie entière, chaque décision qu'il a prise depuis qu'il est parti d'Ur jusqu'au jour d'aujourd'hui, jusqu'au point d'offrir son cher Isaac en sacrifice. C'étaient ses décisions, en bien ou en mal, et personne ne les a prises pour lui. Son cœur se calme et une larme coule sur sa joue. Ce fut son intuition, sa foi et aussi sa peur qui l'ont porté jusqu'à cet ultime coucher de soleil sur le point de commettre la pire erreur de sa vie. Mais ce fut aussi l'amour de sa famille, de ses gens, de ses fils et un amour inconnu à la postérité. Que pourrait-il se reprocher !

L'humanité ne faisait que s'éveiller, elle faisait ses premiers pas, balbutiait ses premières paroles. Pour la première fois, un homme découvrait sa liberté et son angoisse. Tandis qu'il méditait chaque fois en lui-même, la paix entraînait dans son cœur. Enfin une vérité qu'il pouvait se dire à lui-même, il comprenait la raison sincère de ses actions, sans jugement, ni culpabilité, ni rancœur, ni vengeance. Quelque chose en lui s'émouvait chaque fois qu'il arrêta sa pensée sur une des décisions qu'il avait à prendre dans la solitude, une commotion accompagnée d'une certaine honte d'avoir rejeté la faute sur Dieu des choses qu'il avait à faire pour sauver sa vie et celle des siens.

Les étoiles couvraient déjà la nuit et le dôme du ciel d'azur éclatant illuminait comme il ne l'avait jamais vu. Isaac toujours tremblant et obéissant à son père continuait à se tenir debout à côté de

l'autel de l'holocauste. A genoux, il arrache une étincelle à la pierre et allume le feu en le protégeant de son corps contre le vent.

Abraham s'approche du feu et dit à Isaac : « Aujourd'hui, sur la cime de ce mont sacré, pour la première fois, j'ai entendu Dieu dans mon cœur et j'ai senti que toi, fils, et moi et tous ceux qui espèrent ici-bas et ce grain de sable et cette étoile au loin, nous sommes la même chose, nous sommes un et nous ne mourons jamais ». Ils s'embrassèrent comme s'embrassent un père et son fils dans un acte qui se répètera de génération en génération jusqu'à l'éternité.

DÉMÉTER ET LA PEUR D'ÊTRE REJETÉE

Le pacte entre Zeus et Déméter : un éternel retour

La Déesse Mère, génératrice de la Vie, était aimée d'Ouranos le Dieu du Ciel ; mais celui-ci, de peur que les fils de la Déesse ne le remplacent au centre de l'Univers, empêchait leur naissance. Ainsi Ouranos les haïssait dans les entrailles mêmes de la Déesse Gaïa avant qu'ils ne naissent. Lorsque les astuces de Gaïa aboutirent à ce qu'il soit castré et détrôné, son fils, le glouton Chronos, succéda à Ouranos et libéra ses frères. Mais c'était maintenant Chronos qui craignait que les fils de son épouse et sœur Rhéa⁸ ne lui prennent le pouvoir et il les avalait dès leur naissance. La Déesse Rhéa, au moyen de tromperies elle aussi, réussit à libérer ses fils pour continuer la Création.

Ouranos et Chronos semblent ignorer que les fils de la Déesse étaient aussi les leurs. Jusqu'à ce qu'arriva le tonitruant Zeus qui connaissait la semence qui s'enterre pour que la vie naisse. Zeus aima de nombreuses déesses et de nombreuses nymphes et il planta sa semence en elles. De ces amours naquirent des dieux, des demi-dieux et des humains qui commencèrent à peupler le Cosmos.

Zeus avec sa sœur Déméter, Déesse de la vie, des céréales et de la nutrition, eurent une fille, Perséphone. Zeus, sans qu'elles le sachent, donna Perséphone en mariage à son frère Hadès, le dieu du monde souterrain. Ceci rendit la mère Déméter furieuse et dans sa tristesse, la vie commença à mourir sur terre. Bientôt, les hommes sans nourriture moururent et sans eux, personne n'honorait les dieux. Zeus dut négocier avec Déméter. Perséphone passerait une saison avec elle et une saison avec Hadès dans le royaume de la mort. Ainsi, la vie naît un temps, puis meurt un temps et renaît à un autre moment. Cependant, Déméter avant de revenir sur l'Olympe, enseigna aux humains les Mystères, c'est-à-dire la méthode par laquelle ils peuvent aussi se transformer en dieux et rompre le cycle du temps pour qu'ils n'aient pas besoin de mourir.

La transcendance par la régénération de la vie

Si Ouranos et Chronos reflètent déjà un conflit avec la déesse mère, ils peuvent être des mythes correspondants à un stade paléolithique. Zeus est un dieu amené par les nomades indo-aryens, il connaît déjà l'agriculture et la domestication, il sait que sa semence est ce qui donne la fertilité et la vie. Mais il ne possède pas tout le pouvoir puisque la vie se génère par l'action de deux principes et si la Déesse se met en colère la vie meurt. La solution est de négocier. Zeus négocie avec Hadès et avec les Déesses. Elles acceptent les conditions des deux dieux de se soumettre une saison et d'être libérées à la suivante. Déméter accepte mais laisse une porte ouverte pour la libération : elle donne les Mystères aux humains pour qu'eux aussi deviennent des dieux.

Alors naissance, mort et résurrection est le cycle de l'immortalité, de l'éternel retour, la vie renaît après la mort. La vie renaîtra dans la même terre après la moisson ou la renaissance aura lieu sur un plan spirituel après la mort du corps. Et cette résurrection, terrestre ou spirituelle, a pour origine un pacte entre les dieux, une négociation.

Les accords et les négociations fonctionnent durant une étape tant que les conditions ou contextes dans lesquels ils ont été pris ne varient pas. Il suffit qu'une des parties soit en désaccord à un autre moment pour que ce traitement devienne une imposition. Quand une partie se repend de ce qu'elle a signé, le pacte prend un caractère coercitif et pour le maintenir, il obligera à forcer la partie en désaccord.

Forcer n'est pas seulement une question de violence physique : la menace que sent Déméter de la perte de sa fille devenue reine de la mort, ou en d'autres termes, la mort de l'être le plus aimé est

⁸ Chronos et Rhéa sont tous deux les enfants d'Ouranos et de Gaïa et, par conséquent, leurs successeurs.

une condition violente pour atteindre l'immortalité que proposent Zeus et Hadès : l'éternel retour de Perséphone.

Le noyau du conflit culturel que nous abordons est la croyance en la résurrection de la vie après la mort à travers un pacte avec la Déesse de la Vie. Mais si ce pacte est forcé, l'accord antérieur se transforme en une relation de domination.

C'est ici qu'est la contradiction. L'immortalité s'obtient au moyen d'un pacte avec la Déesse de la Vie mais ce pacte n'est pas ce qu'il semble parce qu'il devient forcé.

La solution transférentielle qu'offre Silo dans ses *Mythes-Racines Universels* est l'enseignement des Mystères que la Déesse apporte aux humains pour les rendre immortels. Ce sont les humains, eux aussi fils de la Déesse, qui deviendront des dieux qui pourront changer l'ordre créé par Zeus.

« Toute la terre entière se chargea de feuilles et de fleurs et la déesse montra aux rois qui administrent la justice, le mystère des choses sacrées ; et à tous elle leur expliqua les véritables mystères, qu'il n'est pas licite de négliger, ni de scruter, ni de dévoiler car le respect des dieux laisse muet. Heureux entre les hommes terrestres ceux qui les ont contemplés ; car le non-initié dans ces mystères, celui qui n'y participe pas, n'aura jamais cette chance, ni même après la mort dans l'obscurité ténébreuse. Mais après que la divinité entre les déités donna à connaître toutes ces choses, elles partirent ensemble pour se diriger vers l'Olympe, à la suite des autres dieux. »⁹

Silo reprend le mythe des *Hymnes Homériques*¹⁰, où l'empressement d'Hadès à accepter le retour de Perséphone est mis en évidence quand le plan de Zeus échoue et que c'est Hermès qui lui communique la nouvelle. Hermès est souvent reconnu comme le roi des voleurs, on l'interprète aussi quelque fois comme celui qui vole leurs illusions aux imprudents (dans ce cas, il emmène Perséphone) et rend possible une résolution vers un nouvel état.

La peur d'être rejeté par la personne aimée

Pour essayer de comprendre le système de tensions auquel se réfère ce mythe de la Déesse Déméter, je crois que nous devons comprendre la peur d'être rejeté par l'autre. La peur d'être abandonné par l'aimé. Peur que je tente de dépasser en essayant de m'accrocher à l'autre, à le garder pour moi, à le posséder. M'approprier l'autre en forçant son amour et sa volonté.

Cet autre que je veux posséder, dont m'assurer de son amour, n'est pas n'importe qui. Nous traitons d'un conflit avec un "autre" bien particulier. Un autre duquel je veux une acceptation, une acceptation totale, sans jugements, ni conditions, une acceptation que si possible, j'expérimente comme une distension profonde. Cet autre dont je me languis de recevoir l'acceptation, elle ou lui, m'attire, me séduit et me complémente. Le rêve de son acceptation me transporte en imagination à des espaces d'amour, d'unité, à des espaces sacrés.

Une fois que l'autre a réveillé en moi cette possibilité d'une distension profonde, je veux être accepté par cette personne. Cet autre peut être quelqu'un de réel ou une personne rêvée, ou même une entité spirituelle. Mais je veux être choisi, je veux être digne et aimé d'elle.

C'est une contradiction de vouloir être accepté par l'autre et pour cela, le forcer d'une quelconque manière puisque c'est le fait de forcer qui empêche que je puisse registrer la distension que je cherche. Cependant, je fais mine de prendre la soumission pour une acceptation, d'une certaine manière je traduis sa résignation en approbation. Cette contradiction est une direction mentale qui amène à l'augmentation de la chosification et de la violence envers l'autre.

⁹ Silo, *Mitos Raices Universales*, Editorial Antares, Madrid, 1992 (ISBN : 84-88028-02-4)

¹⁰ *Hymnes Homériques*, trad. Jean Humbert, Éditions Les Belles Lettres, Paris, 1936

Forcer l'autre dont j'imagine que l'attraction va me détendre profondément, c'est tordre la condition d'une relation paritaire, en créant une relation confuse et de dépendance. Même le forcing subtil dégrade l'autre et il ne sera pas possible d'expérimenter l'acceptation espérée¹¹. Les réserves que j'expérimente de la part de l'autre envers moi ou directement le rejet de l'autre, vont provoquer en moi la convoitise, la jalousie, le désir de possession, la rage, le sentiment d'injustice et pour éviter cette souffrance, je cherche les moyens de plier sa volonté.

Depuis cette hypothèse que la peur d'être rejeté par la personne aimée est un noyau culturel de douleur, que l'acceptation de la personne aimée s'expérimente (ou que l'on croit qu'elle s'expérimente) comme unité et transcendance, que la conscience tente de résoudre ce nœud par la possession de l'autre et de compenser cette appropriation par une négociation, que nous étudierons la façon de transférer ce noyau douloureux.

Comment transférer ce noyau de douleur

La rencontre avec l'autre et l'expérience de communication et plus profondément de communion est ce qu'il advient dans l'expérience de l'amour. Une expérience qui peut transcender le registre du temps pour ouvrir un espace mental d'éternité. Cette expérience de l'autre peut nous transporter jusqu'à une expérience totalisatrice de communion avec le Tout.

Être accepté par l'autre s'expérimente comme distension profonde et unité. La relation entre Je et Tu se réalise quand je constitue l'autre comme un tu indépendant de moi. Ceci s'expérimente déjà comme unité et libération intérieure mais en mobilisant l'énergie sexuelle, la charge affective s'élève jusqu'à ce que l'acceptation pleine de l'autre soit enveloppé d'un sentiment d'intimité, de confiance et d'amour.

Cependant, cette réalisation de l'expérience de l'amour n'est possible que si je constitue l'autre comme autre, comme tu indépendant et libre, tu qui es par et pour toi. Et une telle acceptation ne peut être expérimentée que dans cet acte libérateur de constituer l'autre « hors » de moi. Mais, la peur du rejet de l'autre inverse cette possibilité et mon action reste teintée par le calcul que l'autre soit pour moi. Ceci ne dépend pas de ce que fait l'autre, je reste incapable d'expérimenter son acceptation pleine puisque mes actes ont la possession pour direction mentale. Du fait de la charge sexuelle et affective, cette peur s'amplifie également et l'autre devient un objet dont j'ai besoin pour mon plaisir ou ma détente, déformant le merveilleux de la rencontre. La transcendance à travers l'amour se convertit en pouvoir et possession sur l'autre.

Nous avons déjà vu selon mon interprétation de Silo dans son exégèse du mythe de Déméter et Perséphone qu'il propose comme résolution du conflit de l'imposition de Zeus et d'Hadès aux Déesses, le rétablissement du contact direct avec l'expérience Transcendante : que les humains connaissent le chemin pour se convertir eux-mêmes en dieux. La rapide acceptation d'Hadès quand Hermès lui arrache Perséphone sur l'ordre de Zeus, est un moment transférentiel mais qui est affaibli par l'obligation qui est faite à Perséphone d'ingérer l'aliment de la grenade.

Voyons d'autres résolutions transférentielles qui nous proviennent de philosophes et de mystiques.

Dans *Le Banquet* de Platon, Socrate et ses disciples font l'éloge d'Éros (le dieu de l'Amour) et expliquent pourquoi il est le plus important des dieux. Ils se demandent ce qu'est l'Amour.

Eros est un état intermédiaire entre les Dieux et les Hommes. Eros met en communication les hommes avec les dieux et il communique aux dieux les affaires des hommes. En étant entre les uns

¹¹ Même quand l'autre peut établir une relation sincère d'affection, d'admiration ou de respect envers moi, en m'approchant avec l'intention "d'être accepté", mais qui en réalité est "le soumettre à mon désir", produit un espace de communication ambigu dans lequel je peux me convaincre que je suis en train d'atteindre mon objectif.

et les autres, il remplit l'espace entre eux, de sorte que le tout reste unit avec soi-même comme un continuum. La divinité n'a pas de contact avec les hommes, sauf à travers Eros. Pour parvenir au véritable amour, à l'amour en soi, on commence par tomber amoureux d'un seul corps dans lequel je reconnais la beauté, de là j'observe que la beauté est dans tous les corps, ensuite je découvre qu'en réalité, cette beauté n'est pas dans les corps mais dans l'âme et ainsi, l'amour devient amour de l'immortalité.

« C'est, en prenant son point de départ dans les beautés d'ici-bas pour aller vers cette beauté-là, de s'élever toujours, comme au moyen d'échelons, en passant d'un seul beau corps à deux, de deux beaux corps à tous les beaux corps, et des beaux corps aux belles occupations, et des occupations vers les belles connaissances qui sont certaines, puis des belles connaissances qui sont certaines vers cette connaissance qui constitue le terme, celle qui n'est autre que la science du beau lui-même, dans le but de connaître finalement la beauté en soi. [...] Si un jour tu parviens à cette contemplation, tu reconnaîtras que cette beauté est sans rapport avec l'or, les atours, les beaux enfants et les beaux adolescents dont la vue te bouleverse à présent. Oui, toi et beaucoup d'autres, qui souhaiteriez toujours contempler vos bien-aimés et toujours profiter de leur présence si la chose était possible, vous êtes tout prêts à vous priver de manger et de boire, en vous contentant de contempler vos bien-aimés et de jouir de leur compagnie. »¹²

Dante souffre dans l'obscur bosquet de sa vie la perte de son aimée Béatrice ; celle-ci depuis le ciel spirituel, s'ingénie à le guider à travers les enfers et à le retrouver, une fois purifié pour lui enseigner la contemplation de l'amour pur. Ils se rencontrent au Purgatoire après que Dante ait traversé l'Enfer avec Virgile, elle lui fait voir qu'il n'est pas vrai qu'il souffre de sa perte (la mort de Béatrice) mais parce qu'il fut incapable de maintenir l'amour quand son corps à elle, sa bien-aimée, est mort et qu'elle est devenu esprit.

Béatrice se dirige vers les substances angéliques et elle leur explique tous les signaux que depuis sa vie spirituelle elle a envoyé à Dante et dont il n'a pas fait cas.

« Lorsque de la chair à l'esprit j'eus monté, et que ma vertu et ma beauté se furent accrues, je lui plus moins et lui fus moins chère ; il engagea ses pas dans une route trompeuse, poursuivant de fausses images du bien, qui ne tiennent pas ce qu'elles promettent ; et point ne me servit d'obtenir les inspirations par lesquelles, et en songe et autrement, je le rappelai ; tant il en eut peu de souci. Si bas il tomba, que, pour le sauver, nul autre moyen ne restait que de lui montrer la race perdue. »

Et s'adressant à Dante :

« Bien devais-tu, blessé une première fois par les choses trompeuses, t'élever plus haut derrière moi, qui n'étais plus telle ; point ne devais-tu abaisser tes ailes pour attendre d'autres coups, ou d'une jeune fille, ou de quelque autre vanité d'un si court usage. »

Et Dante dit :

« Tels qu'écoutant, les enfants se tiennent, honteux et muets, les yeux à terre, se reconnaissant et se repentant ; tel me tenais-je. »¹³

Honteux, Dante, en reconnaissant la vérité de son âme, trouve la paix dans les eaux de l'Oubli et entreprend avec elle la contemplation de la substance du ciel.

Alors, Dante se réconcilie quand il découvre que sa peine n'est pas due au rejet de Béatrice en mourant mais qu'à l'inverse, lui l'a abandonnée en se perdant dans le mondain et en n'acceptant pas l'amour supérieur que depuis cette "nouvelle vie" elle lui offrait.

« L'ortie de la repentance m'a tellement transpercé que je détestais toutes les choses mortelles qui m'avaient détourné de son amour ; le remords a tellement oppressé mon cœur que je me suis évanoui. »

¹² Platon, *Le Banquet*, traduction par Luc Brisson, Éditions Flammarion, Paris, 2007, 211c et 211d, pp157-158

¹³ Dante Alighieri, *La Divine Comédie, Le Purgatoire*, Chants 231 et 236, trad. Félicité Robert de Lamennais, 1863

La thérapie Gestalt tente de montrer que je constitue l'autre sur la base de mes attentes, je le constitue selon des exigences personnelles qui correspondent à mes appétences qui n'ont rien à voir avec l'autre. L'autre fait la même chose avec moi et par conséquent, toute la relation est basée sur le forcing pour ajuster l'autre à mes désirs. En prenant conscience de ces attentes, je libère l'autre et je me libère. Ceci se synthétise dans la prière de Gestalt qui dit :

*« Je suis moi. Tu es toi.
Je ne suis pas venu au monde pour répondre à tes attentes,
ni toi pour répondre aux miennes.
Tu es Toi et je suis Moi.
Si nos chemins se croisent, ce sera merveilleux,
mais si ce n'est pas le cas, nous devons aller de l'avant séparément.
Tu es Toi et je suis Moi. »*
(Fritz Perls)

Ceci est très réconciliateur quand je découvre que je constitue l'autre pour qu'il réalise mes rêves et que je suis ressenti quand ceci n'arrive pas. La distension du conflit se produit quand j'assume la violence que j'exerce quand j'exige de l'autre qu'il accomplisse mes désirs. Je comprends que sa mission dans la vie est d'être liberté et non d'être déterminé par moi.

Martin Buber dans *Je et Tu* dit :

« Dire *Tu*, c'est n'avoir aucune chose pour objet.
Car où il y a une chose, il y a une autre chose, chaque *Cela* confine à un autre *Cela*. *Cela* n'existe que parce qu'il est limité par d'autres *Cela*. Mais dès qu'on dit *Tu*, on n'a en vue aucune chose. *Tu* ne confine à rien. [...] Ô secret sans mystère, ô amoncellement des connaissances minutieuses ! *Cela, Cela, Cela !* [...] Voici cependant la haute mélancolie de notre destinée : dans le monde où nous vivons, le *Tu* devient immanquablement un *Cela*. Si exclusive qu'ait été sa présence dans la relation immédiate, dès qu'il a épuisé son action ou que cette action a été contaminée par des moyens, il devient un objet parmi les objets, l'objet principal peut-être, mais un objet quand même, soumis à la norme et à la loi. [...] Et l'amour lui-même ne peut se maintenir dans l'immédiateté de la relation. [...] L'être humain qui naguère encore semblait unique et homogène, non pas existant mais présent, celui que l'on pouvait non pas éprouver mais réaliser, est redevenu un *Il* ou une *Elle*, une somme de qualités, une quantité figurée. À présent, je peux de nouveau extraire de lui la couleur de ses cheveux, la couleur de ses propos, la nuance de sa bonté ; mais tant que j'ai cette possibilité, c'est qu'il n'est plus mon *Tu* ou ne l'est pas encore redevenu. [...] Ce n'est pas un renoncement au Je, comme le pense généralement la mystique, car le Je est indispensable à toute relation, et donc aussi à la plus élevée, puisque la relation ne peut avoir lieu qu'entre Je et Tu. Ce n'est donc pas un renoncement au Je, mais à ce faux instinct d'affirmation de soi qui, face au monde incertain, inconsistant, éphémère, imprévisible, dangereux de la relation, permet à l'être humain de fuir vers l'avoir. L'être humain reçoit une présence comme une force et ne reçoit pas un "contenu". Cette présence et cette force renferment trois réalités. En premier lieu, être accepté, être complété, et cela rend la vie plus difficile. Deuxièmement, la confirmation inexplicable du sens. Troisièmement, ce sens n'est pas celui d'une "autre vie", mais de celle-ci, notre vie ; non pas de l'autre monde, mais de ce monde. Un sens qui veut être effectué, ne peut être expérimenté, mais il peut être réalisé. »¹⁴

Martin Buber nous met en présence du Tu, inattaquable, intouchable, inaccessible, dont je sens la présence en moi et elle me constitue et elle te constitue. Ce lien se fait conscience de soi, un soi-même qui est en réalité un Tu transcendant.

Dans la conception de l'être humain par Silo et dans sa réflexion « À propos de l'Humain », il nous a dit :

« Tant que je n'expérimenterai pas l'autre au-delà du "pour moi", mon activité vitale n'humanisera pas le monde. Dans mon registre intérieur, l'autre devrait être une chaude sensation de futur ouvert qui ne se termine même pas dans le non-sens chosifiant de la mort.

¹⁴ Martin Buber, *Je et Tu*, Éditions Flammarion, Paris, 2012, p.21 ; 22 ; 37-38

Sentir l'humain dans l'autre, c'est sentir la vie de l'autre comme un bel arc-en-ciel multicolore, qui s'éloigne à mesure que je veux retenir, attraper, enlever son expression. Tu t'éloignes et je me sens réconforté si j'ai contribué à briser tes chaînes, à surpasser ta douleur et ta souffrance. Et si tu viens avec moi, c'est parce que, dans un acte libre, tu te constitues en tant qu'être humain, et non seulement parce que tu es né "humain". Je sens en toi la liberté et la possibilité de te constituer en être humain. Et mes actes trouvent en toi ma cible de liberté. Alors, pas même ta mort n'arrêtera les actions que tu as mis en marche car tu es par essence temps et liberté.

Ainsi, j'aime chez l'être humain son humanisation croissante. Dans ces moments de crise et de chosification, dans ces moments de déshumanisation, j'aime sa possibilité de réhabilitation future. »¹⁵

L'autre n'est pas seulement son ici et son maintenant, il est son passé et surtout son futur. Dans ce sens, nous pouvons l'expérimenter comme un processus d'humanisation, dans lequel je dignifie la "cible de liberté". Je le constitue en moi mais non comme un "pour moi". Je le constitue en moi comme un être totalement libre et indépendant de moi pour lequel je contribue à amplifier son exercice de la liberté. Cette expérience de la signification de l'autre en moi qui s'approfondit à mesure que l'autre grandit et se libère, produit une rupture de croyances au moment de la mort, en ce sens que la mort elle-même change sa signification.

Nous sommes le même, je-tu

La compensation de la peur du rejet et de l'abandon de l'être aimé à travers la possession de l'autre ne se résout pas par la négociation. Ni non plus par les contrats religieux ou juridiques qui régulent les conduites entre les époux. Forcer le lien augmente la peur du rejet et la violence pour retenir l'autre.

Dans les mythes agraires, la solution au conflit du rejet par la personne aimée se trouve dans une négociation entre les déesses et les dieux. Les contrats supplantent l'amour et ce sont les accords et les calendriers qui régissent la rencontre des sexes. Au nouvel an ou au printemps, les principes opposés se rencontrent et de la plénitude de ce moment, la vie se régénérera avec fécondité.

L'acte de posséder convertit l'autre en quelque chose que l'on peut avoir, c'est-à-dire en une chose. L'autre cesse d'être autre pour devenir un objet de possession et il m'est impossible d'expérimenter son acceptation puisque la personne aimée n'est pas un autre mais qu'elle fait partie de mes possessions, elle fait partie de mon moi. Même si j'ai été accepté par elle avec sincérité, je ne peux expérimenter l'amour parce que celui qui m'accepte n'est pas un autre, que ce n'est pas une liberté face à moi mais quelque chose, un objet qui m'appartient. Je chercherai l'approbation, la reconnaissance d'autrui ou la gloire, mais cela ne suffira jamais car mes actes mentaux sont centripètes et que ceci m'empêche d'expérimenter l'autre comme indépendant de moi.

Peut-être avons-nous besoin d'un nouveau contact avec une expérience transcendante, que Déméter nous montre les Mystères comme le suggère Silo dans son livre *Mythes Racines Universels* et que depuis un nouveau contact avec le transcendant, nous réalisons la rencontre entre Je et Tu dans laquelle tu atteindras un sens qui dépasse ce que nous comprenons traditionnellement par "autrui".

Et si...

Et si comme pour Perséphone, symbole d'innocence et de vie, un jour, comme nous tous, comme toi et moi, la mort nous apparaissait et qu'Hadès nous mette face à son royaume ténébreux. Comme chacun, Perséphone résiste à la mort mais voici que la Déesse, qui n'est plus comme les autres, s'immerge dans le monde souterrain et découvre que la mort n'est pas telle qu'on l'a dépeinte,

¹⁵ *Silo parle*, Éditions Références, Paris, 2013, pp 90-91

qu'elle est un passage, un cycle pour venir renaître à chaque printemps. Perséphone, la déesse la plus belle, revient au printemps pour nous dire que la mort n'est qu'un passage pour ressusciter chaque fois. Perséphone dépasse la peur de la mort et par compassion, décide de vivre avec Hadès pour accueillir les morts, pour les aider dans leur passage vers la résurrection. Zeus peut croire qu'il a négocié avec Hadès et Déméter, mais c'est la compassion et la décision de Perséphone qui font d'elle la reine des morts et la reine de la vie au printemps.¹⁶

Et si les liens que nous créons dans la vie étaient immortels. Si le lien entre je et tu ne se déliait pas avec la mort du corps mais que sa substance était une essence qui s'incorpore à l'être. L'expérience de la mort d'une personne aimée réfute les idéologies que nous avons sur la mort. L'expérience nous montre que le lien se renforce et sa présence ne disparaît pas mais qu'il s'intériorise jusqu'à se fondre dans notre propre être à mesure qu'augmente la réconciliation avec la personne et son départ. La transcendance du lien est évidente et en général, on l'attribue à un phénomène de mémoire mais il pourrait s'agir d'une expérience beaucoup plus spirituelle que psychologique. Accepter que le lien ne meure pas et qu'au contraire, il se renforce non seulement par le souvenir mais aussi par la réconciliation, est une réflexion aux conséquences profondes pour le système de relations que nous construisons durant la vie mais aussi une intuition qui amoindrit le pouvoir de la mort comme réalité factice de l'humain.

Et si quand Orphée regarde en arrière, vers le monde des morts où il s'est rendu pour sauver sa bien-aimée Eurydice, quand il tourne la tête enfreignant l'ordre d'Hadès, avec une telle malchance puisqu'il ne manquait plus que quelques mètres à franchir à Eurydice pour passer le seuil du Monde souterrain. Si Orphée, au lieu de regarder en arrière avait regardé en lui-même pendant le parcours en enfer, peut-être aurait-il senti la force vive de son amour l'envelopper de confiance. Eurydice ne pouvait revenir de l'enfer parce que son essence n'a jamais appartenu à l'âme d'Orphée et qu'il doit apprendre à regarder à l'intérieur de lui-même pour la trouver.

Et si tu n'es pas pour moi et qu'en étant avec toi ou en me souvenant de ta présence, j'observe la caricature que ma perception a faite de toi. Et si en méditant sur la réduction qu'ont faite mes sens et ma conscience de toi, je commençais à ajouter à cette figure plate tes inquiétudes, ton histoire, ton ardeur, ton futur, ta possibilité permanente, ton être transcendant qui murmure constamment pour que tu lui prêtes attention. La caricature se fissure comme une coquille tandis que tu apparais toi, et la présence d'une force, d'une énergie que je sens qui me réveille, me fait prendre conscience de moi, alors que tu es chaque fois plus mystérieuse et, sans savoir pourquoi, les sentiments d'amour pulsent en moi.

¹⁶ Déesse juste, reine des lieux souterrains

Mère du divin Dionysos, qui as mille formes, qui commandes aux Saisons, qui fais germer les fruits. Perséphone qui fait naître et mourir toutes choses. Déesse bienheureuse, fais germer les plantes hors de terre, donne-nous la paix florissante, la vie heureuse jusqu'à ce que nous parvenions là où tu règnes...

Extraits du *Parfum de Perséphone, Hymnes Orphiques*, trad. Charles Leconte de Lisle, Éditions Arbre d'Or, 2002

Réinterprétation transférentielle du mythe de Déméter

Ô Guide aide-moi dans ce chant aux Déesses

Pacte entre Zeus et Hadès

Hadès Pluton éprouva du ressentiment après la répartition du monde : son frère Zeus devait dominer tout le ciel et tout ce qu'il contenait ; son autre frère, Poséidon, devait dominer les profondeurs des mers ; pour lui, les domaines du royaume de la Mort.

« Et dis-moi Zeus », réclama Hadès, « tu connais un seul mortel qui voudra venir ici de sa propre volonté, ici où résident les âmes des morts ? Un seul qui désire sincèrement me voir, m'accompagner et participer à ce monde des ténèbres ? A toi en revanche, Zeus, non seulement ils te craignent avec cette admiration ambivalente que l'on doit aux dieux mais en plus ils t'aiment et te cherchent et désirent ta protection. Moi, je dois me conformer à cette solitude de la mort et recevoir les âmes qui arrivent à contrecœur, déchirées par l'effort indigne qu'elles ont fait pour ne pas tomber dans cet abîme. Si elles avaient le choix, elles sortiraient de ce monde en un clin d'œil. »

Zeus, l'ordonnateur de l'univers, avait besoin de la paix avec le roi des enfers et il dit : « Ce n'est pas ainsi Hadès, les âmes vives t'aiment aussi parce que sans toi, il n'y aurait pas de fondations, pas de racines et pas de retour. »

Alors Hadès lui dit : « Accorde-moi, Zeus, l'amour de la plus belle des nymphes de l'Univers pour qu'elle m'accompagne et habite dans mes domaines et qu'elle soit couronnée comme reine des morts. »

Et Zeus répondit : « La femme qui éblouira tes yeux, qui n'est pas celle d'un autre seigneur, tu pourras l'emmener dans le monde des ténèbres pour qu'il soit illuminé, respecté et tu pourras jouir d'amitié, d'amour et de compagnie. »

Ainsi s'exprima la sentence de Zeus, le seigneur du Ciel et de la Terre. Lui qui sait tout, connaît déjà le destin de sa fille Perséphone : son sacrifice permettra de calmer la rancœur d'Hadès et d'ordonner enfin le monde.

L'enlèvement de Perséphone

« Comment puis-je conquérir la plus belle jeune fille si personne ne veut connaître la mort ? » se demandait le grincheux Hadès, « encore moins une déesse immortelle. Quand je m'approche d'elles, elles me fuient. Ceux que j'ai aidé par accident et dont je mérite l'amitié ont toujours refusé mon invitation. »

Mais Zeus le lui concéda et, avec la permission du Dieu Pater, Hadès, sur son char tiré par des chevaux noirs remonta du Tartare vers les vertes prairies où Perséphone jouait avec d'autres jeunes filles à cueillir des fleurs. La voir, l'aimer et l'enlever se fit en un clin d'œil.

Perséphone lutta contre l'attraction qu'Hadès provoqua, elle essaya de s'extraire de cette force qui maintenant la dominait alors qu'ils galopaient vers le monde souterrain. Il ne servit à rien que Cyané, Aréthuse et d'autres jeunes filles avertirent Hadès que cet acte violent par lequel il posséderait Perséphone pourrait calmer sa passion mais que jamais il ne connaîtrait l'extase de l'union. Transformées en eau, elles tentèrent de le retenir mais les douces eaux ne purent contenir les chevaux de l'enfer. Le pacte avec Zeus était scellé et rien ne pouvait retenir Hadès.

La mère Déméter chercha sa fille dans le ciel et sur la terre et personne ne lui dit où elle était. Personne n'osa lui raconter ce qu'il était arrivé. Personne ne voulait se brouiller avec le tout-puissant Zeus, ni avec le puissant Hadès. Tous se taisaient, personne n'avait rien vu, ni rien entendu, ni ne savait rien. Ceux qu'elle croisait sur son chemin, détournaient la tête pour ne pas croiser son regard.

Personne ne voulait lui dire que c'était son propre époux, le propre père de sa fille Perséphone, qui en échange de la Paix Universelle, avait permis son enlèvement et accepté que le Seigneur du monde souterrain l'épouse. Les dieux et les humains se détournaient dès qu'ils voyaient venir Déméter avec ses questions. Seules les jeunes filles transformées en eau, celles qui avaient aussi souffert du harcèlement des dieux, voulaient l'aider mais la violence à laquelle elles furent soumises noya leurs voix et elles n'avaient aucun moyen de la prévenir. Malgré tout, Cyané fit flotter sur ses eaux la broche fleurie de Perséphone et Aréthuse secoua la vase au fond de la lagune pour qu'émerge la ceinture qui s'était détachée dans la lutte contre l'angoissant roi des enfers. En voyant ses ornements remonter à la surface des eaux, Déméter comprit ce que le Soleil qui voit tout, lui confirma : Perséphone a été enlevée par Hadès.

La Déesse fut attristée et, sans l'amour de sa fille et souffrant de la déloyauté des mortels et des immortels qui lui cachèrent son destin, son visage se dessécha, il devint émacié et vieilli : les céréales n'avaient plus de vigueur pour pousser sur la terre et bientôt, il n'y eut plus de nourriture pour les hommes et ils oublièrent les sacrifices et les prières aux dieux.

Zeus envoya chacun des Olympiens parlementer avec elle pour qu'elle revienne à la raison, pour qu'elle se conforme à son sort et comprenne l'importance primordiale de cet accord passé avec Hadès. Furieux, Zeus vit comment le Monde qu'il avait construit se défaisait et tout ça par la faute de la Déesse déraisonnable qui ne comprenait pas les puissants motifs du Ciel pour donner en mariage sa fille. Fille qui était la leur à tous deux, et pas seulement la sienne !, de sorte que Lui aussi avait des droits sur Perséphone.

Compréhension et réparation de Zeus

Zeus savait tout mais il ne dominait pas tout car c'est par l'union de deux principes que la vie est générée et pas seulement par la semence ; par le complément de deux contraires se produit la naissance. Agacé, il comprit que sans Déméter les céréales ne germeront pas et que l'Univers périra. Quelque chose n'allait pas dans son plan divin, l'Univers se défaisait. Il ne pouvait pas reprocher à Hadès le rancunier, l'enlèvement de sa fille puisqu'il avait donné son consentement. Bien que Zeus n'ait pas été explicite en accordant à Hadès sa propre fille, il savait au fond de lui qu'elle serait choisie pour régner sur la mort. Et Déméter, qu'importe Déméter, parmi tant de déesses humaines et célestes qui exaltaient sa puissance, son pouvoir et sa fertilité ! Aujourd'hui Déméter, apparemment vaincue, sans fureur ni violence, simplement en baissant les bras et en se noyant dans la tristesse, était sur le point de dissoudre la création.

Zeus comprit qu'il devait reculer et réparer son erreur. Il devait convaincre Hadès de libérer la fille de la Déesse. Perséphone devait revenir parce que la vie s'éteignait et qu'arriverait le moment où il n'y aurait plus âme qui vive, même pas pour aller aux enfers. Ce sera la fin et ce n'était pas Déméter la responsable mais un accord mal fait, un traité dans le dos de la Déesse. D'ailleurs, d'où lui venait que l'injustice ressentie par Hadès lors de la répartition des royaumes pouvait se régler en lui livrant sa fille ? Le ressentiment n'a jamais été résolu en cédant aux caprices du rancunier. Il enverrait son gracieux Hermès Mercure, son négociateur le plus rusé, prince des voleurs, pour convaincre Hadès Pluton du retour de la jeune déesse.

La Réconciliation d'Hadès

Dans l'abîme profond, Perséphone maintenant unie à son époux, guidait les âmes dans ce monde obscur. C'est par elle que les morts recevaient la fragrance de la vie. Accueillant chaque âme, elle percevait leurs histoires et leur vie intensément en elle-même. Comme Elle, tous les humains résistaient à la mort et Hadès les attirait dans son royaume malgré eux. Tout comme Elle fut utilisée pour des arrangements entre ses oncles et ses parents, l'esprit des humains qui venait résider dans

cette dernière demeure, souffrait d'une violence similaire. Et chaque fois qu'elle apportait son soutien à un nouveau venu, elle se souvenait de sa propre terreur en descendant en un galop diabolique vers les ténèbres du Tartare.

Et Hermès apparut, celui aux pieds ailés, le voleur d'illusions, pour parlementer avec Hadès. Perséphone était avec Lui, son visage pâle et nostalgique accentuait la tendresse qu'elle ressentait pour ce mari forcé, tendresse cultivée pendant qu'ils régnaient ensemble sur le foyer de ceux qui périssent.

Hermès s'adressa à Hadès : « Zeus ordonne le retour immédiat de Perséphone. Sa mère Déméter ne veut plus de la compagnie des dieux et plongée dans la mélancolie a inhibé la naissance ; déjà, ni le grain, ni aucun aliment ne pousse sur terre. Bientôt les humains vont mourir et avec eux, le sens des Dieux. Bientôt, il n'y aura plus d'âmes non plus pour rejoindre ton royaume. »

Hadès ressentit la joie que les retrouvailles avec sa mère produisaient à Perséphone et il recommanda son départ immédiat. Hadès ressentit une impulsion inconnue en lui. Il pouvait perdre Perséphone pour toujours mais sa décision de la libérer lui produisait un bouleversement qui le surprit. Perséphone, devinant ce que ressentait le cœur d'Hadès lui demanda : « Que penses-tu Seigneur, quelqu'un peut-il aimer sans liberté ? » Hadès répondit : « Retourne auprès de Déméter ta mère et remplissez le monde de vie. Tu as ici quatre petits fruits de grenade. Si tu veux revenir au Royaume pour une saison, tu devras en manger au moins un avant de partir. » Ayant dit, il remit son carrosse à Hermès afin que, tiré par les chevaux noirs, il reparte rapidement avec Perséphone vers les champs de la vie.

Ils étaient presque sortis du tunnel de l'enfer quand Perséphone prit un des grains et gouta sa douceur.

Les retrouvailles des déesses

Rhéa, mère de Zeus et de Déméter, grand-mère de Perséphone concourut aux retrouvailles des déesses. Rhéa qui avait trompé son époux Chronos en lui faisant avaler une pierre qu'elle avait fait passer pour Zeus, leur fils, pour empêcher que le Dieu du Temps ne le mange et le libérant pour qu'il crée le monde.

Maintenant, Zeus envoie sa mère Rhéa pour persuader Déméter et Perséphone de se réconcilier avec Hadès et faire revenir la vie dans le monde.

« Mère », commença Perséphone, « j'ai été enlevée par le sinistre Hadès ; ma résistance et mes forces ne servirent à rien pour l'empêcher. Il m'emmena au foyer des morts où il règne comme unique Seigneur. Il a fait de moi son épouse et j'ai dû gouverner avec lui les âmes qui y descendaient. »

« N'en dis pas plus ma fille chérie » interrompit Déméter, « maintenant Zeus est obligé de rompre son pacte conclu avec le violent Hadès et il ne pourra plus jamais nous séparer. Il a appris que même au sommet de tout, Zeus ne domine pas la vie et si nous ne collaborons pas, le grain ne naît pas de la terre, il n'y a pas de nourriture pour les humains et sans humains, il n'y a pas de sens pour les dieux. »

« Mais mère » reprit Perséphone, « c'est là dans l'obscur Tartare qu'arrivent les âmes désolées qui souffrent sans consolation ; tremblantes, je les ai reçues une à une et mon parfum de fleurs endiguait leurs pleurs. J'ai compris la peur qui les attirait vers le royaume de la mort parce que je l'avais ressentie moi-même quand Hadès m'a trainé dans son carrosse funeste. Pour elles, je fus leur

soutien et elles étaient une compagnie pour moi. Mon époux observait mes rencontres avec les âmes sans comprendre comment la paix arrivait à ces sombres endroits. La tendresse commença à guérir son cœur plein de rancœur. Quand le messenger de Zeus est venu pour moi, Hadès sentit ma joie de te revoir, il n'a pas discuté l'ordre et m'a laissé partir. Avant de parvenir à la lumière du jour, j'ai ingéré de ma propre volonté une pincée de la grenade sucrée pour ne pas oublier la souffrance de ce monde sombre et pouvoir revenir un court moment, avec Hadès, consoler les âmes de ceux qui meurent. »

Déméter comprit le destin choisi par sa fille Perséphone, donatrice de vie, déesse de l'amour, reine des âmes des morts et espoir de résurrection. Emue par le récit de Perséphone et la peur humaine de la mort, elle décida de les aider afin que par eux-mêmes ils puissent trouver la transcendance. Mère et fille se dirigèrent vers une vallée près d'Athènes appelée Eleusis. Là, elles révélèrent les mystères des choses sacrées et les pratiques que doivent suivre autant les hommes que les femmes qui veulent dépasser le cycle de naissance et de mort. Les humains pouvaient maintenant, s'ils le désiraient, devenir eux-mêmes immortels et vivre dans la cité lumineuse.

La grande mère Rhéa, celle qui avait réussi à libérer ses enfants de l'appétit de Chronos, reconnaissante et admirative de l'exploit de sa fille Déméter, lui transmet le message désormais inutile, qu'à travers elle, Zeus lui envoyait : « Déméter, la plus belle des déesses, parfume le monde de vie et peint-le de la couleur des fleurs, puis venez avec ta fille Perséphone au ciel des immortels. Permits qu'elle passe une saison dans le monde d'Hadès et le reste des saisons à tes côtés, dans la lumière infinie. »

Après tout cela, les trois déesses montèrent sur l'Olympe où nous les perdons de vue.

CONCLUSIONS

Les mythes que Silo étudie dans ses Mythes Racines Universels semblent continuer à s'exprimer dans les cultures qui aujourd'hui partagent la scène mondiale. Ces images de temps immémoriaux, comme leurs récits et leurs arguments, continuent à vivre dans la profondeur de l'espace de représentation de la conscience, mobilisant les destins humains. Mythes qui sont à la base de notre peur de la mort et aussi de la peur de l'extinction de la culture et de l'être humain.

Dans les mythes étudiés ici, l'expérience du sacré est bloquée par un type de pacte avec l'absolu qui exige obéissance ou soumission. Ces croyances qui purent donner cohésion aux peuples et aux relations humaines dans le passé lointain, exacerbent aujourd'hui la culpabilité, le ressentiment et la possession de l'autre.

Il est possible de s'appuyer sur le même système d'images qui est à l'origine des civilisations qui nous a mené à ce moment où culmine l'humanité, pour transférer la peur de la mort et rendre possible une rencontre directe, un face à face, avec l'expérience transcendante, en continuant le processus évolutif vers l'unité et la liberté, sans pactes et sans intermédiaires.

BIBLIOGRAPHIE

Silo, *Mythes Racines Universels*, Éditions Références, Paris, 2005 et la version en espagnol *Mitos Raices Universales*, Editorial Antares, Madrid, 1992 (ISBN : 84-88028-02-4)

Silo parle, Éditions Références, Paris, 2013

Soren Kierkegaard, *Crainte et Tremblement*, Éditions Flammarion, Paris, 1984

Martin Buber, *L'Eclipse de Dieu : considérations sur les relations entre la religion et la philosophie*, Nouvelle cité, Paris, 1987

Martin Buber, *Je et Tu*, Éditions Flammarion, Paris, 2012

Bible de Jérusalem

Platon, *Le Banquet*, trad. Luc Brisson, Éditions Flammarion, Paris, 2007

Dante Alighieri, *La Divine Comédie*, trad. Félicité Robert de Lamennais, 1863

Hymnes Orphiques, trad. Charles Leconte de Lisle, Éditions Arbre d'Or, 2002

Hymnes Homériques, trad. Jean Humbert, Éditions Les Belles Lettres, Paris, 1936